

C'est le théâtre de Covent-Garden de Londres, qui eut, l'année dernière, la primeur de la *Navarraise*. Depuis, cet ouvrage a été donné à Bruxelles et dans différentes villes de l'étranger et de la province, avant d'être représenté à Paris. Écrit spécialement pour Mlle Emma Calvé, il devait être monté à l'Opéra lorsque cette artiste y fut engagée pour la reprise, toujours projetée et toujours retardée, d'*Hamlet*; mais on sait l'humeur capricieuse de la belle cantatrice: un beau jour, elle vint trouver ses nouveaux directeurs et leur paya les soixante mille francs de dédit, stipulés dans son engagement, pour partir en Amérique. Quelques mois auparavant, elle avait agi de même en rompant son contrat avec M. Carvalho.

De retour à l'Opéra-Comique, où la ramenait son humeur vagabonde, Mlle Calvé ne pouvait manquer d'y jouer la *Navarraise*, qui lui avait valu un si éclatant succès à Londres et en Amérique. M. Carvalho, qui a un faible pour les pièces militaires, s'empressa de monter ce petit drame lyrique, si favorable au talent de Mlle Calvé, et dont la partition était signée de l'auteur de *Manon*. Sans compter que l'action se passait en Biscaye, pendant la guerre carliste, le directeur de l'Opéra-Comique trouvait là une excellente occasion d'utiliser les uniformes encore tout neufs des soldats espagnols de *Guernica*.

C'est évidemment la prodigieuse fortune de *Cavalleria rusticana* qui a suggéré à M. Massenet l'idée d'écrire un ouvrage, dans le genre de l'opéra de M. Mascagni. J'ai hâte de dire, cependant, que malgré ses violences et ses brutalités, sa partition est d'un tout autre style que celle du compositeur italien. Bien que d'allure très réaliste et d'accent farouche dans ses élans de passion populaire, elle est exempte des trivialités, qu'on a justement reproché à l'auteur de *Cavalleria rusticana*. L'écriture est celle d'un musicien instruit, en pleine possession de la technique de son art, chez lequel les hardiesses sont savamment combinées, les licences prises de parti délibéré, et toujours justifiées par la justesse de l'expression et l'intensité de l'effet dramatique. Il a peut-être un peu trop sacrifié la musique à cet effet, la remplaçant par des sonorités et même par des bruits, qui, à mon avis, sortent du domaine de l'art lyrique et rabaissent le rôle du compositeur à celui d'un habile metteur en scène.

Mais, avant de parler de la partition, je dois rendre compte de la pièce, dont le sujet a été emprunté à une nouvelle de M. Jules Claretie, par M. Henri Cain, l'auteur applaudi de la *Vivandière*.

L'action, je l'ai dit plus haut, est un épisode de guerre carliste qui désola l'Espagne en 1876. Anita, la Navarraise, comme on l'appelle, est une pauvre orpheline éprise d'un jeune sergent du régiment de Biscaye, le bel Araquil, dont elle est également aimée. Au lever du rideau, elle attend, anxieuse, sur la place d'un village aux environs de Bilbao, au bruit terrible de la bataille qui se livre à la cantonade, le retour des troupes qui, sous la conduite du général Garrido, sont allées donner l'assaut à la ville tombée au pouvoir du chef carliste Zuccaragua [Zuccaraga]. Elle prie avec ferveur la petite vierge de plomb, qu'elle porte suspendue à son cou.

Cependant, voici les soldats qui reviennent: ils ont été repoussés par l'ennemi et rapportent leurs morts et leurs blessés. Si Araquil était parmi ces derniers! Mais non, le voici sain et sauf; Anita s'élançait vers lui, et les deux amoureux s'étreignent avec passion.

A ce moment, paraît le père d'Araquil, le riche fermier Remigio. Il regarde la Navarraise d'un œil méfiant et lui signifie que jamais il ne consentira à l'union de son fils avec une fille qui n'a rien. Ah! si elle apportait en mariage, seulement une dot de deux mille douros, il verrait alors et se laisserait peut-être fléchir! Sur ce brutal ultimatum, Remigio entraîne son fils, laissant Anita désespérée.

La nuit est venue, les feux du bivouac brillent dans l'ombre; le général veille, assis à une table, sur laquelle est étalée la carte de la contrée, éclairée par une lanterne. « – Ah! ce Zucaragua [Zucaraga]! dit-il en frappant du poing la table, je donnerais une fortune à celui qui nous en délivrerait!»

Anita l'a entendu; elle s'approche vivement de l'officier et lui offre d'aller frapper le chef carliste dans Bilbao. Si elle réussit, le général lui donnera 2,000 douros. Le marché est conclu: Anita s'éloigne dans la direction de la ville, tandis que les soldats chantent des chansons du pays autour des feux.

Après un entr'acte symphonique, qui se joue le rideau levé, tandis que dorment les soldats, le jour renaît. Anita, livide, échevelée, les mains teintes de sang, apparaît devant Garrido, à qui elle vient réclamer les deux mille douros qu'il lui a promis et qu'elle a gagnés, en assassinant Zucaragua [Zucaraga]. Le général les lui jette avec horreur, et Anita, toute joyeuse, apercevant Araquil, court à lui. Mais le beau soldat est blessé mortellement.

Apprenant par ses camarades qu'Anita se dirigeait vers Bilbao, il s'est imaginé qu'elle lui était infidèle, et c'est en la suivant qu'il a été frappé d'une balle ennemie. La croyant coupable, il meurt en maudissant la pauvre fille, qui, devenue folle, évoque le tableau des fiançailles, dont son cœur s'était bercé, et tombe inanimée sur le corps de son amant.

Ce drame, si plein de péripéties et d'événements tragiques, ne dure guère plus de temps que je n'en ai mis à le raconter. C'est un scénario, plutôt qu'une pièce faite, et le moindre inconvénient de ce genre d'ouvrages, dont le libretto de la *Cavalleria* est le type modèle, est de ne pas laisser au spectateur le temps de s'intéresser à des personnages, dont il ne peut comprendre ni étudier les caractères, insuffisamment définis.

Les situations se succèdent rapides, haletantes, dans une note constamment sombre, en excluant tout développement psychologique et en ne conservant à l'action théâtrale que la brutalité du fait.

Certes, M. Henri Cain a un véritable tempérament dramatique – il l'a déjà prouvé dans la *Vivandière*; – mais je crois que la forme trop concise,

qu'il a donnée à la *Navarraise*, est peu favorable à la musique, en ce qu'elle condamne le compositeur à une brièveté incompatible avec les moyens dont il dispose, pour exprimer complètement l'état d'âme des personnages du drame.

M. Massenet a donc écrit une partition d'une allure violente et même parfois sauvage, avec la couleur pittoresque qui convient au pays où se déroule l'action.

Le prélude instrumental, sur lequel se lève le rideau, et qui continue jusqu'à l'arrivée des soldats, est une description très réaliste de la bataille, qui se livre sous les murs du village. L'effet en est dramatique mais peu musical. Le monologue d'Anita, attendant son bien-aimé, dénote chez M. Massenet une recherche de l'expression vraie, en dehors de toutes les conventions, qui témoigne de ses nouvelles aspirations. La prière à la Sainte-Vierge, entremêlée d'élan pleins de ferveur, de cris d'angoisses et d'espérance, de sanglots et de supplications, tout cela est très émouvant dans sa modernité.

La passion déborde dans le duo entre Anita et Araquil: il y a une irrésistible tendresse dans la phrase de la jeune fille: «Laisse-moi tes yeux, je veux les fermer sous ma lèvre», qui ramène le motif initial, d'un accent si pénétrant.

Le trio entre Remigio, Anita et Araquil est traité avec une remarquable entente de la scène. Il se termine par une phrase entraînante des deux amants: «Mariez donc son cœur avec mon cœur», sous laquelle le père d'Araquil repousse durement les amoureux.

J'aime moins le court monologue d'Anita: «Oui, le père a raison», dont l'accompagnement, de forme scolastique, ne me paraît pas motivé.

La scène où Anita propose à Garrido de tuer son ennemi, est d'un grand effet dans sa simplicité. Elle s'enchaîne avec la scène militaire, où les soldats préparent les feux du bivouac.

Tout cela, je le répète, est plus scénique que musical; mais c'est la construction de la pièce qui a contraint le compositeur à adopter un procédé, d'où sont forcément exclus les développements mélodiques et symphoniques.

Il se rattrape, d'ailleurs, dans la poétique cantilène, où Araquil exprime son amour pour Anita. Cette page est d'un charme exquis.

La chanson soldatesque, avec son original accompagnement de guitare, est d'une saveur toute locale. Il n'est pas jusqu'au mouvement obstiné des accords, plus ou moins corrects, sous la partie vocale, qui ne contribue à l'effet de cette curieuse mélodie. Et tandis que les soldats répètent le refrain en *ré majeur*, le clairon lointain fait entendre sa sonnerie en *si bémol*, sans souci de la tonalité. C'est d'un réalisme très hardi, mais aussi très saisissant.

Le nocturne instrumental qui sépare les deux actes, se déroule tout entier sur une double pédale à la basse, d'*ut-fa*, d'un rythme balancé et monotone. Quelques accords, en notes répétées, s'égrènent légèrement, entrecoupés de silences, sur ce dessin uniforme des basses, qui s'éteint avec les feux du bivouac, au lever du jour.

Le second acte est très court. Le musicien ne s'y est préoccupé que de l'effet dramatique. Le dialogue entre Araquil et Anita s'engage sur un sombre motif d'un rythme fiévreux; puis, la déclamation prend le dessus à mesure que grandit la situation, jusqu'au moment où sonnent au loin les cloches de Bilbao, dont le glas funèbre annonce la mort de Zuccaragua [Zuccaraga].

Leur tintement lugubre continue, tandis que meurt Araquil, et qu'Anita, devenue folle, croit apercevoir l'autel où la conduit son fiancé. Elle saisit la tête d'Araquil dans ses mains, et, regardant ses yeux éteints, elle pousse un terrifiant éclat de rire, sur lequel tombe le rideau.

Mlle Emma Calvé a trouvé dans cette création l'occasion de mettre une fois de plus en évidence ces remarquables qualités de tragédienne lyrique. Elle est vraiment très impressionnante dans tout le cours de cet ouvrage, surtout dans la scène de la folie, qui a tellement bouleversé la salle, qu'elle a dû reparaître trois fois, après la chute du rideau.

M. Jérôme, chargé du rôle d'Araquil, est en constants progrès. Il a une voix charmante, chaude et colorée dans la passion, douce et caressante sans la tendresse. Je ne puis que lui adresser mes compliments, sans la moindre restriction.

M. Bouvet tient avec autorité le personnage de Garrido; M. Belhomme chante la chanson soldatesque avec une voix de gorge très espagnole; M. Mondaud donne au fermier Remigio la physionomie bourrue qui lui convient, et M. Carbonne joue et chante très spirituellement le rôle épisodique du lieutenant Ramon.

Inutile de dire, que l'orchestre de M. Danbé a merveilleusement rendu la partie symphonique de la nouvelle œuvre de M. Massenet.

La mise en scène, remarquablement réglée, mérite une mention toute spéciale.

La reprise de *François-les-Bas-Bleus* aux Folies-Dramatiques, a pleinement réussi. La charmante opérette de feu Bernicat et de M. Messenger va certainement retrouver aujourd'hui le succès, avec lequel elle fut accueillie, il y a douze ans.

La pièce de Dubreuil, Humbert et M. Burani est bien faite pour plaire au public des Folies. On y voit un enfant du peuple, brave, hardi, à l'esprit frondeur, faire la leçon à un marquis ridicule et à une comtesse grotesque, devenir commandant de la garde-nationale pour sa belle

conduite à la prise de la Bastille, et épouser, au dénouement, celle qu'il aime, Fanchon la chanteuse des rues, qui se trouve être la fille du marquis, enlevée toute petite, comme Mignon, par des Bohémiens.

La musique d'allure chansonnière qui accompagne la pièce, est gaie, franchement mélodique et bien rythmée. Il faut citer particulièrement: la ronde de François les Bas-Bleus, le *leitmotiv* de la partition; l'originale chanson du Petit Matelot et le *duetto*, en forme de valse, qu'on a redemandé à M. Périer, acteur élégant et chanteur adroit, et à Mlle Pernyn, habile vocaliste et comédienne expérimentée.

Mlle [M.] Hittemans joue très finement le rôle du marquis, et Mlle Jane Evans prête les charmes de son opulente beauté à la comtesse.

Les petits rôles sont bien tenus par MM. Charpentier, Baron fils et Mlle Dulaurens.

La réouverture des Bouffes-Parisiens a eu lieu également, cette semaine, avec la *Dot de Brigitte*, dont les représentations avaient été interrompues par la fermeture d'été.

Mme Simon-Girard y est remplacée par une gentille artiste, Mlle Miriam-Manuel, dont j'ai déjà eu le plaisir d'apprécier le gracieux talent, le mois dernier, au Casino d'Etretat.

LA LIBERTÉ, 6 octobre 1895 [NAV]

Journal Title: LA LIBERTÉ

Journal Subtitle: None

Day of Week: Sunday

Calendar Date: 6 OCTOBRE 1895

Printed Date Correct: Yes

Title of Article: REVUE MUSICALE

Subtitle of Article: THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE: **la Navarraise**, épisode lyrique en deux actes, de MM. Jules Claretie et Henri Cain, musique de M. J. Massenet.
THÉÂTRE DES FOLIES-DRAMATIQUES: reprise de **François les Bas-Bleus**, opérette en trois actes, de Dubreuil, Humbert, et M. Burani, musique de Bernicat, terminée par M. Messenger.
THÉÂTRE DES BOUFFES-PARISIENS: reprise de la **Dot de Brigitte**. – Mlle Miriam Manuel.

Signature: VICTORIN JONCIÈRES

Pseudonym: None

Author: Victorin Joncières

Layout: Internal main text – Feuilleton

Cross-reference: None